

DÉCLIN DES POPULATIONS D'ORIGNAUX : LES ANISHNABEG SONNENT L'ALARME!

Caroline Petit, biologiste, M. Sc. A.

À la fin de l'été, des Anishnabeg de l'Abitibi-Témiscamingue se sont réunis pour discuter d'un enjeu qui les concerne tous : l'état de la population des orignaux. À la suite de cette rencontre s'en sont suivies des demandes auprès du gouvernement et des déclarations médiatiques faisant état d'une crise potentielle.

nombreuses personnes. Environ deux à quatre orignaux nourrissaient une famille complète par année, selon Jimmy Papatie, directeur des Ressources naturelles de la communauté de Kitcisakik. Avant l'apparition des réfrigérateurs, la viande était séchée pour être conservée, réduite en poudre, « c'était notre bouillon de bœuf [...], c'était moins pesant que de transporter un gros morceau de viande », relate Ronald Brazeau. Aujourd'hui, ce savoir est beaucoup moins pratiqué, tout comme le tannage des peaux et la fabrication d'outils. Mais l'original continue d'être un élément de subsistance chez les Anishnabeg, toutes les parties consommables de l'original sont encore aujourd'hui mangées, telles que les yeux et certains viscères. L'aîné de Lac-Simon que j'ai rencontré me racontait que sa grand-mère lui faisait cuire la tête de l'original au complet en lui disant « si tu veux continuer à chasser [...] il faut que tu le manges au complet, toutes les parties, de la tête jusqu'aux sabots[...] par respect pour l'original ».

Les aînés chassaient dans les « tops de montagnes », me mentionne l'aîné de Lac-Simon. Apparemment, chacun avait sa « montagne » qui représentait son « garde-manger ». Ils faisaient bien attention d'y maintenir les « cheptels » d'orignaux, ils en étaient les « gardiens ». Ils ne chassaient le « gros mâle » d'un cheptel que s'ils s'apprétaient eux-mêmes à « rejoindre le monde des esprits », souligne l'aîné. Un des membres du conseil de la nation anishnabe, Lucien Wabanonik, mentionne que sa tante, décédée il y a peu de temps, lui a dit, alors qu'elle était en fin de vie, « je voudrais manger de l'original avant de partir ». Un souhait qui prouve l'existence d'un lien spirituel avec l'original, qui était et est encore aujourd'hui très fort pour de nombreux Anishnabeg.

Ce sujet soulève beaucoup d'interrogations ainsi que des craintes et des frustrations. Cet article a donc été écrit dans l'objectif d'expliquer l'origine de cette crise, les demandes qui ont été faites ainsi que les solutions proposées.

L'ORIGNAL : UN ÉLÉMENT CLÉ DE LA CULTURE ANISHNABE

L'original fait partie de l'alimentation des Anishnabeg depuis de nombreuses générations. Avant la colonisation, toutes les parties de l'original étaient utilisées ou consommées, il était essentiel à la survie des Anishnabeg. Les os étaient transformés en outils et la peau, en vêtements. « C'est un animal qui était central dans la vie des Premières Nations, surtout chez les Algonquins », raconte Ronald Brazeau, directeur du Département des ressources naturelles de Lac-Simon. Un aîné de Lac-Simon m'a raconté que même certains objets pour les enfants venaient de l'original. Par exemple, un nerf dans la patte de l'original était bouilli, puis donné aux enfants qui faisaient leurs dents afin qu'ils le mâchent pour soulager la douleur.

Il s'agissait d'une « bonne source d'alimentation », selon Ronald Brazeau. Le foie était donné aux personnes qui souffraient d'anémie, car il est riche en fer. Un original permettait aussi, et encore aujourd'hui, de nourrir de

Ils ne chassaient le « gros mâle » d'un cheptel que s'ils s'apprétaient eux-mêmes à « rejoindre le monde des esprits », souligne l'aîné.

Les Anishnabeg perçoivent donc la chasse sportive comme un manque de respect, d'autant plus que la moitié de l'animal est gaspillée par les chasseurs allochtones (non autochtones). « Cela a causé beaucoup de frustration de voir un animal qu'on admire, qu'on respecte, qui se ramasse sur un top de char, qui est gaspillé », affirme Ronald Brazeau.

DES FRUSTRATIONS QUI ONT COMMENCÉ IL Y A LONGTEMPS

Jimmy Papatie se rappelle que pendant une période dans les années 1900, avant la création de la réserve faunique, il était interdit pour les Anishnabeg de chasser de gros gibiers, dont l'original, sur une grande partie de leur territoire traditionnel. Il leur était également interdit de pêcher le doré, la truite et l'esturgeon. D'après lui, la raison de cette interdiction était de permettre aux riches allochtones d'avoir l'exclusivité. Selon Jimmy Papatie, il s'agissait d'une période de « famine » pour les Anishnabeg. Afin de survivre, il fallait qu'ils et elles mangent des rats



Jimmy Papatie est d'avis que la situation de l'orignal pourrait devenir aussi critique que celle du caribou forestier si rien ne change

musqués, des marmottes ainsi que des poissons dont le goût était peu apprécié. À cette époque, les gardes-chasses auraient surveillé les Anishnabeg et, si ces derniers étaient surpris avec de la viande d'orignal, ils et elles encouraient une peine de prison. La mémoire collective est donc profondément marquée par des conflits entourant l'orignal.

Depuis, de nouveaux problèmes sont apparus. Lucien Wabanonik et Jimmy Papatie font un parallèle avec le déclin des caribous forestiers. De leur point de vue, les Anishnabeg avaient sonné l'alarme et ils et elles ne furent pas écoutés. Selon le *Rapport préliminaire du diagnostic de la zone d'habitat résiduel en paysage perturbé de Val-d'Or* du ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs (MFFP), le dernier inventaire officiel a permis de comptabiliser 18 caribous forestiers dans la harde de Val-d'Or en 2016, alors que dans les années 1980, « il y en avait au moins 50 », explique Henri Jacob, président de l'Action boréale. Les Anishnabeg ne veulent pas que ce scénario se reproduise, cette fois-ci, avec les orignaux.

INQUIÉTUDE : LES PROBLÈMES OBSERVÉS

En plus d'une baisse du nombre d'orignaux, les Anishnabeg ont observé un déclin de leur santé. Jimmy Papatie mentionne qu'aujourd'hui, il ne voit plus d'orignaux avec plus de « dix pointes » sur leur panache. Or, ces pointes sont un indicateur de la santé de l'orignal, selon lui. Les Anishnabeg ont également observé que la fréquence d'orignaux malades et maigres est en train d'augmenter. Selon eux, plusieurs facteurs seraient à l'origine de ces problèmes. Ils et elles parlent de la foresterie, qui réduit l'habitat des orignaux et ne leur fournit de la nourriture qu'à court terme, avec la régénération après les coupes. Il y aurait aussi la pollution, notamment attribuable aux mines. Certains parlent des changements climatiques, qui rendent les hivers plus rudes et entraînent la migration de parasites tels que les tiques. Il y aurait également une pression de prédation des loups qui serait trop forte dans certains secteurs. Or, selon Lucien Wabanonik, le MFFP ne tient pas compte de ces éléments.

Encore aujourd'hui, les connaissances des Anishnabeg ne sont pas prises au sérieux. Lucien Wabanonik rappelle que « ce sont des observations continues dans le temps ». « On observe l'habitat faunique, les conditions

hivernales, les effets cumulés, l'impact des forestières, des VTT, des motoneiges, tous les éléments humains qui perturbent l'original [...], quand il y a des ouvertures de chemins par des coupes forestières, c'est plus facile pour les prédateurs de s'en prendre aux petits ou aux femelles qui sont en gestation », clame M. Wabanonik. Le membre du conseil de Lac-Simon déplore que les savoirs traditionnels autochtones soient infériorisés par rapport aux savoirs scientifiques.



Tanner la peau de l'orignal était une coutume répandue chez les Anishnabeg d'autrefois. C'est une pratique moins populaire aujourd'hui, mais toujours présente dans leur culture

SOLUTIONS PROPOSÉES

Les Anishnabeg demandent donc qu'une étude approfondie sur l'état de la population des orignaux de la région, tenant compte de leurs observations, soit effectuée. La Nation demande également un moratoire sur la chasse, idéalement au-delà de la réserve faunique de La Vérendrye, pour une durée qui serait à discuter avec l'ensemble des gestionnaires du territoire. Ce moratoire permettrait, par principe de précaution, d'attendre les conclusions de l'étude et, ainsi, de permettre de réévaluer les quotas et la réglementation.

Jimmy Papatie pense qu'il serait temps que la gestion de la réserve faunique de La Vérendrye revienne en partie aux communautés de Lac-Barrière, de Kitcisakik et de Lac-Simon, puisque la réserve faunique se trouve sur leurs territoires traditionnels, comme c'est le cas pour les Innus de Mashteuiatsh, avec la réserve faunique Ashuapmushuan.

Pour Lucien Wabanonik, il est également important de sensibiliser les chasseurs, « comme dans toutes sociétés, il y a toujours des têtes fortes, donc il faut suivre ça aussi », me disait-il. Il me racontait que, en raison des pensionnats, de l'assimilation, des traditions ont été oubliées, surtout chez les jeunes. Il rappelait toutefois que « nous, on est conscients, on fait quand même des efforts par rapport à l'éducation de nos jeunes chasseurs ».

Actuellement, les communautés sont en discussion avec le MFFP, qui projette notamment de faire un inventaire aérien des orignaux à l'hiver 2020. De plus, Élián Grant, qui est une biologiste de la nation crie et une étudiante à la maîtrise à l'UQAT, est présentement en train de faire son projet de recherche sur les impacts cumulatifs de diverses perturbations humaines sur la santé des orignaux, tout en intégrant les savoirs traditionnels. ■

REMERCIEMENTS :

Ronald Brazeau, Jimmy Papatie, Lucien Wabanonik, Henri Jacob, Danny Bisson et à l'ainé de Lac-Simon, qui a bien voulu me partager ses connaissances.